

Marguerite éprouvaient un vif désir de se retrouver dans le jardin du maître, jardin que depuis tant d'années ils n'avaient pu revoir, et dans lequel leurs enfants jouissaient encore des délices, dont eux ne conservaient qu'un vague souvenir. La volonté du seigneur ne leur permettait pas d'espérer que leurs désirs seraient jamais accomplis ; Marguerite se résignait, mais Sylvestre ne pouvait parvenir à dompter son ardente curiosité. Pour la calmer, il avait recours au travail et redoublait d'activité. Il abattait sans examen, à violents coups de hache, des arbres qui devaient vivre longtemps encore ; il tirait sans repos ni trêve à travers la feuillée, et ne s'arrêtait qu'après avoir été réprimandé par son seigneur, qui s'inquiétait paternellement des causes de cette sauvage énergie. Alors Sylvestre recouvrait quelque peu de tranquillité ; sa conduite redevenait régulière ; mais cet état n'était pas de longue durée ; l'hiver venait toujours ressusciter chez lui ses ardents désirs de pénétrer dans le lieu défendu.

Ce fut en cette rigoureuse saison que le forestier se prit un jour à rôder autour de l'habitation de son maître, il contemplait les hautes murailles du parc.

“ Là derrière, se dit-il, est le séjour enchanté où se passa ma jeunesse, où mes parents vécurent avant moi, où mes enfants ont été après moi, et il faut que je reste ici au milieu de la glace et des neiges, tandis que de l'autre côté règne un printemps éternel ! J'ai trop expié quelques années de bonheur par les longues misères qu'il m'a fallu endurer depuis : ne pouvoir sortir de la forêt ! prendre racine à la même place, et cela uniquement parce que telle est la volonté du maître ! ”

Quel fut son étonnement, en détournant enfin les yeux de ces jardins tant regrettés, de voir se dérouler au loin une magnifique perspective ! De superbes plaines s'étendaient devant lui, une douce lumière les colorait, tout verdissait dans ces champs, sur ces prairies coupées par mille cours d'eau. Des tours, des maisons, des toitures étincelant sous les rayons du soleil couchant, bordaient l'horizon. Sylvestre ne pouvait détacher ses regards de ce brillant spectacle. Des désirs fougueux l'emportaient vers cette terre de délices ; le sentiment habituel du devoir le retenait seul, quand son maître parut à ses côtés. Sa figure était empreinte de gravité, mais aussi d'une tendre compassion. “ Pars, Sylvestre, dit-il, pars ; j'ai lu dans ton cœur, tu es possédé par le désir de voyager. Je ne m'y oppose point, ce jour est propice ; va, bon serviteur.

— Seigneur, répondit Sylvestre ému de cette bonté, je ne désire point vous quitter. Laissez-moi partager les récréations de mes enfants, laissez-moi entrer une heure dans votre jardin, afin que je me ranime sous son feuillage. ” Le seigneur, secouant sa tête vénérable, reprit : “ Que feras-tu dans mon jardin ? l'hiver y règne.